

Mlle Vinteuil par-delà Bien et Mal : **Saphisme et péché originel dans *À la recherche du temps perdu***

Louis-Thomas Leguerrier

Mlle Vinteuil artiste du mal

Contre les interprétations de l'œuvre proustienne en vogue à son époque, Georges Bataille, dans *La littérature et le mal*, tente une lecture de la *Recherche* fondée presque exclusivement sur un personnage habituellement considéré comme secondaire par la critique. Il s'agit de Mlle Vinteuil, fille unique du musicien Vinteuil et figure emblématique de l'homosexualité féminine dans le roman. L'importance décisive que Bataille attribue à ce personnage dans la construction de la *Recherche* tient au fait qu'il nous conduit selon lui au lieu précis où se rencontrent, dans un douloureux et terrible enchevêtrement, le Bien et le Mal :

De même que l'horreur est la mesure de l'amour, la soif du Mal est la mesure du Bien [...] Le Mal semble saisissable, mais c'est dans la mesure où le Bien en est la clé. Si l'intensité lumineuse du Bien ne donnait sa noirceur à la nuit du Mal, le Mal n'aurait plus son attrait.¹

Bataille pense ici à la scène de Montjouvain, dans *Du côté de chez Swann*, lors de laquelle le narrateur assiste à la profanation par Mlle Vinteuil et son amie de la mémoire du défunt Vinteuil à des fins érotiques :

Dans l'échancrure de son corsage de crêpe, Mlle Vinteuil sentit que son amie piquait un baiser, elle poussa un petit cri, s'échappa, et elles se poursuivirent en sautant, faisant voler leurs larges manches comme des ailes et gloussant et piaillant comme des oiseaux amoureux. Puis Mlle Vinteuil finit par tomber sur le canapé, recouverte par le corps de son amie. Mais celle-ci tournait le dos à la petite table sur laquelle était placé le portrait de l'ancien professeur de piano. Mlle Vinteuil comprit que son amie ne le verrait pas si elle n'attirait pas sur lui son attention, et elle lui dit, comme si elle venait seulement de le remarquer :

– Oh ! ce portrait de mon père qui nous regarde, je ne sais pas qui a pu le

mettre là, j'ai pourtant dit vingt fois que ce n'était pas sa place [...].

– Mais laisse-le donc où il est, il n'est plus là pour nous embêter. Crois-tu qu'il pleurnicherait, qu'il voudrait te mettre ton manteau, s'il te voyait là, la fenêtre ouverte, le vilain singe.

– Sais-tu ce que j'ai envie de lui faire à cette vieille horreur ? dit-elle en prenant le portrait.

Et elle murmura à l'oreille de Mlle Vinteuil quelque chose que je ne pus entendre.

– Oh ! tu n'oserais pas.

– Je n'oserais pas cracher dessus ? sur ça ? dit l'amie avec une brutalité voulue.

Je n'en entendis pas davantage, car Mlle Vinteuil, d'un air las, gauche, affairé, honnête et triste, vint fermer les volets et la fenêtre, mais je savais maintenant, pour toutes les souffrances que pendant sa vie M. Vinteuil avait supportées à cause de sa fille, ce qu'après la mort il avait reçu d'elle en salaire.²

Bataille attire l'attention sur le problème moral formulé par le narrateur réfléchissant à cette scène et au sadisme de Mlle Vinteuil :

Une sadique comme elle est l'artiste du mal, ce qu'une créature entièrement mauvaise ne pourrait pas être car le mal ne lui serait pas extérieur, il lui semblerait tout naturel, ne se distinguerait même pas d'elle ; et la vertu, la mémoire des morts, la tendresse filiale, comme elle n'en aurait pas le culte, elle ne trouverait pas un plaisir sacrilège à les profaner. Les sadiques de l'espèce de Mlle de Vinteuil sont des êtres si purement sentimentaux, si naturellement vertueux que même le plaisir sensuel leur paraît quelque chose de mauvais, le privilège des méchants. Et quand ils se concèdent à eux-mêmes de s'y livrer un moment, c'est dans la peau des méchants qu'ils tâchent d'entrer et de faire entrer leur complice, de façon à avoir eu un moment l'illusion de s'être évadés de leur âme scrupuleuse et tendre, dans le monde inhumain du plaisir.³

Reprenant cette analyse du narrateur, Bataille affirme qu'on ne peut pas expliquer la cruauté de Mlle de Vinteuil en opposant simplement le Bien au Mal. Il propose plutôt de voir dans cette cruauté un besoin engendré par l'emprise totale,

tyrannique du Bien sur elle. Comme elle doit être étouffante, cette « âme scrupuleuse et tendre » dans laquelle sont enfermés les vertueux, pour que ceux-ci soient prêts à emprunter le visage du Mal afin de se donner l'illusion d'être libres un instant! En effet Bataille écrit :

Nous vénérons, dans l'excès érotique, la règle que nous violons. Un jeu d'oppositions rebondissantes est à la base d'un mouvement alterné de fidélité et de révolte, qui est l'essence de l'homme. En dehors de ce jeu, nous étouffons dans la logique des lois.⁴

Pour satisfaire ses goûts et connaître la jouissance, Mlle Vinteuil doit jouer le sadisme, se mettre dans la peau des méchants, violant et confirmant d'un même geste la loi morale incarnée par son père. C'est pourquoi le narrateur appelle Mlle Vinteuil une « artiste du mal ». Dans ce jeu où Mlle Vinteuil donne une représentation visant à satisfaire à la fois ses désirs sexuels et la loi morale qui les condamne, Bataille croit déceler le mécanisme secret de la *Recherche*, mécanisme grâce auquel les personnages échapperaient à la logique étouffante des lois du Bien et du Mal. Bataille ira jusqu'à plaquer cette relation de vénération-profanation entre Mlle Vinteuil et son père sur la relation du narrateur avec sa mère, comprenant ainsi la première comme le dévoilement de ce qui est secrètement en jeu dans la seconde.

L'homosexualité féminine comme péché originel

L'intuition de Bataille quant à l'importance de Mlle Vinteuil dans la construction de la *Recherche* gagnerait à être poussée plus loin, de manière à faire apparaître ce qui chez elle est irréductible à la relation du narrateur avec sa mère, à savoir le fait qu'elle est une femme, et de surcroît une femme qui aime les femmes. On pourrait en effet se demander ce qu'il y a de si mauvais dans le fait que Mlle Vinteuil et son amie assouvissent ensemble des envies que toutes deux partagent, ce qu'il y a dans ces désirs d'assez monstrueux pour qu'elle ne puisse les assumer qu'une fois entrée dans la peau d'une sadique. Il apparaîtrait alors que la réponse à cette question est un thème omniprésent dans la *Recherche*. À ce sujet, voyons un extrait de l'article « Homosexualité Féminine » du *Dictionnaire Marcel Proust* :

Cette espèce de péché originel de la femme justifie aussi bien qu'elle explique le dévoiement intrinsèque du couple féminin, par conséquent éternellement suspect. Seul celui de la mère et de la grand-mère échappe à la malédiction pour se hausser même jusqu'à une espèce de perfection quand, à la mort de la seconde, la première est contrainte à un nouvel effort de sublimité. En revanche, les rapports troubles d'Albertine avec Gilberte, avec Mme Verdurin, avec Léa, avec sa tante, avec Andrée, avec la petite blanchisseuse, avec la doucheuse de Balbec, même impossibles à prouver, ne sauraient être

*lavés de tout soupçon. Dans son rapport avec Albertine, c'est un lien originel mais persistant, passé mais toujours possible, inéluctablement dévoyé donc, dont le jaloux réclame sans fin l'aveu, renouvelant à chaque crise son souci, en même temps que son désir, alimentant ainsi sa passion. D'ailleurs Albertine a été élevée par un couple de gomorrhéennes qui sont à la fois ses sœurs et ses mères. Gomorrhe est comme la longue métaphore, emboîtée dans ses propres replis, du maternel, du féminin et de la féminité : poupées russes jalouses de leur mystère, et mirage jamais assez consistant pour le fils exclu d'autre part.*⁵

Si Mlle Vinteuil permet d'exemplifier le jeu d'opposition et de mélange entre Bien et Mal au sein duquel les personnages de la *Recherche*, selon Bataille, échappent à la logique étouffante des lois, c'est parce qu'en tant que figure emblématique de l'homosexualité féminine, elle représente la source du mal : le péché originel. Dans la mesure où il est corrompu à la racine par la possibilité toujours présente de l'amour pratiqué entre femmes et à l'insu des hommes, le féminin est marqué dans la *Recherche* par un péché originel. Voyons ce que dit le narrateur à propos de la jalousie continuelle qui attise tout autant qu'il rend insupportable son amour pour Albertine :

*D'ailleurs, plus même que leurs fautes pendant que nous les aimons, il y a leurs fautes avant que nous les connaissions, et la première de toutes : leur nature. Ce qui rend douloureuses de telles amours, en effet, c'est qu'il leur préexiste une espèce de péché originel de la femme, un péché qui nous les fait aimer, de sorte que, quand nous l'oublions, nous avons moins besoin d'elles et que, pour recommencer à aimer, il faut recommencer à souffrir.*⁶

Cet extrait de *La prisonnière* laisse apparaître le fatal engrenage qui avale quiconque se livre à un amour nécessairement entaché par le péché originel du féminin, cette faute en vertu de laquelle la jalousie est à la fois condition de l'amour et ce qui rend l'amour impossible. C'est contre un tel engrenage que Swann se débat en vain, dans *Du côté de chez Swann*, avant de finalement lâcher prise et d'oublier son amour pour Odette. Chez le narrateur, les choses se passeront à peu près de la même manière, sauf qu'il sera plus conséquent face aux périls du péché originel féminin : il enfermera Albertine dans son hôtel et essayera en vain de maîtriser, par un contrôle et une surveillance continuelle, cette logique implacable qui gouverne tous ceux ayant le malheur de tomber amoureux. Pour s'imprégner de cette logique, il suffit de lire le dernier chapitre de *Sodome et Gomorrhe*, qui en dévoile les terribles ressorts. Dans ce chapitre, le narrateur croyant ne plus aimer Albertine est sur le point de rompre avec elle lorsque celle-ci, d'un coup, lui avoue avoir été élevée par Mlle

Vinteuil et son amie, celles-là mêmes que le narrateur avait épiées, des années auparavant, alors qu'elles s'adonnaient au saphisme tout en profanant le portrait du musicien Vinteuil :

Vous vous rappelez que je vous ai parlé d'une amie plus âgée que moi, qui m'a servi de mère, de soeur, avec qui j'ai passé à Trieste mes meilleures années et que, d'ailleurs, je dois dans quelques semaines retrouver à Cherbourg, d'où nous voyagerons ensemble (c'est un peu baroque, mais vous savez comme j'aime la mer), hé, bien ! cette amie (oh ! pas du tout le genre de femmes que vous pourriez croire !), regardez comme c'est extraordinaire, est justement la meilleure amie de la fille de ce Vinteuil, et je connais presque autant la fille de Vinteuil. Je ne les appelle jamais que mes deux grandes soeurs.⁷

À ces mots le narrateur, retrouvant tout son amour pour Albertine mais le retrouvant transfiguré par une violente jalousie, oublie son projet de rupture et ne pense plus qu'à une chose : s'assurer la pleine et entière possession de cette femme dont les origines gomorrhéennes viennent de lui être révélées. Pas d'amour sans péché originel, mais pas de péché originel sans les souffrances insoutenables de la jalousie. Et si la jalousie, dans la *Recherche*, est une condition de tout amour quel qu'il soit, c'est seulement lorsqu'elle est ressentie par un homme soupçonnant sa femme de le tromper avec une ou plusieurs autres femmes qu'elle se révèle dans toute sa laideur :

Cette autre jalousie, provoquée par Saint-Loup, par un jeune homme quelconque, n'était rien. J'aurais pu dans ce cas craindre tout au plus un rival sur lequel j'eusse essayé de l'emporter. Mais ici le rival n'était pas semblable à moi, ses armes étaient différentes, je ne pouvais pas lutter sur le même terrain, donner à Albertine les mêmes plaisirs, ni même les concevoir exactement.⁸

La jalousie d'un homme ayant de tels soupçons est la jalousie à l'état pur, puisque l'amour entre les femmes représente ce dont l'homme est absolument exclu. Ainsi, le surgissement de Mlle Vinteuil dans la relation du narrateur avec Albertine est le surgissement du péché originel à la source de cette jalousie infernale affligeant l'homme délaissé par les femmes qui s'aiment entre elles dans son dos, mais sans laquelle il n'y aurait pas non plus d'amour. On comprend mieux maintenant que le narrateur parle du péché originel des femmes comme d'un « péché qui nous les fait aimer, de sorte que, quand nous l'oublions, nous avons moins besoin d'elles et que, pour recommencer à aimer, il faut recommencer à souffrir. ⁹ » En d'autres mots, ce qui nous fait aimer les femmes, c'est la possibilité, toujours présente en tant que

corruption originelle, de l'homosexualité féminine. Et c'est aussi ce qui rend tout amour entre les hommes et les femmes impossible.

Le triste savoir et le sacrifice du féminin

Cette douloureuse impasse à laquelle conduit le péché originel du féminin, ce drame où amour, souffrance et jalousie sont fatalement enchevêtrés, est un drame de la connaissance. Déjà dans la relation de Swann avec Odette, qui préfigure à maints égards celle du narrateur avec Albertine, les insoutenables tourments que déclenche chez l'homme jaloux le péché originel du féminin sont associés à la recherche de la vérité :

Et tout ce dont il aurait eu honte jusqu'ici, espionner devant une fenêtre, qui sait? demain peut-être, faire parler habilement les indifférents, soudoyer les domestiques, écouter aux portes, ne lui semblait plus, aussi bien que le déchiffrement des textes, la comparaison des témoignages et l'interprétation des monuments, que des méthodes d'investigation scientifique d'une véritable valeur intellectuelle et appropriées à la recherche de la vérité.¹⁰

Le narrateur, dans son histoire avec Albertine, connaît le même problème, mais le reformule en mettant cette fois l'accent sur la malédiction qu'est la recherche de la vérité lorsqu'elle découle du péché originel des femmes. Lisons un autre extrait du passage où sont révélées au narrateur, par la mention de Mlle Vinteuil, les origines gomorrhéennes d'Albertine :

[S]urgissant tout à coup du fond de la nuit où elle semblait à jamais ensevelie et frappant comme un Vengeur, afin d'inaugurer pour moi une vie terrible, méritée et nouvelle, peut-être aussi pour faire éclater à mes yeux les funestes conséquences que les actes mauvais engendrent indéfiniment, non pas seulement pour ceux qui les ont commis, mais pour ceux qui n'ont fait, qui n'ont cru, que contempler un spectacle curieux et divertissant, comme moi, hélas ! en cette fin de journée lointaine à Montjouvain, caché derrière un buisson où [...] j'avais dangereusement laissé s'élargir en moi la voie funeste et destinée à être douloureuse du Savoir.¹¹

Nous avons vu que Mlle Vinteuil, artiste du mal, devait pour assumer ses désirs homosexuels donner une représentation, un spectacle où la loi morale incarnée par son père est violée et confirmée à la fois. Or, ce spectacle auquel le narrateur, à Montjouvain, assiste secrètement, met en scène le dévoilement de la vérité. Il représente pour le narrateur le premier accès au savoir, puisque tout savoir, au fond, est lié au péché originel du féminin. N'est-ce pas cela qui est enseigné dans le récit de la Genèse, c'est-à-dire que la faute originelle provient du fruit cueilli dans l'arbre de

la connaissance? N'est-ce pas Ève qui persuada Adam de le cueillir? Mais nul besoin de nous tourner vers la *Genèse* pour comprendre ce dont il s'agit ici. Ce qui est dit dans la *Recherche* suffit amplement. En effet, les souffrances de la jalousie associée chez Proust à l'amour sont causées, d'abord et avant tout, par le fait de ne pas savoir. Swann ne sait pas ce qu'est en train de faire Odette quand elle n'est pas avec lui, et cela le tue. Le narrateur, même lorsqu'Albertine demeure cloîtrée chez lui, même lorsqu'elle se trouve sous sa surveillance continuelle, ne sait pas ce qui se passe à l'intérieur d'elle, et cela le tue. Et comme l'amour que les femmes se procurent entre elles et à l'insu des hommes est la chose dont ces derniers se sentent absolument exclus, l'homosexualité féminine se trouve forcément au cœur de ce drame du savoir. Le péché originel du féminin déclenche chez l'homme jaloux la volonté de savoir, volonté sans laquelle il n'y aurait pas d'amour. Mais plus cet homme avance sur le chemin du savoir, et plus il souffre.

Cette logique apparaît clairement au narrateur lorsque, apprenant la filiation d'Albertine avec Mlle Vinteuil, il comprend le terrible prix qu'il devra payer pour avoir contemplé autrefois, à Montjouvain, le dangereux spectacle de la vérité. À partir de ce moment, le narrateur sera prisonnier de ce mécanisme au sein duquel l'homme jaloux oscille sans fin entre une insatiable volonté de savoir et le désir d'apaiser la souffrance causée par ce savoir. Lui-même prisonnier, donc, de cet enfer où la source de l'amour est en même temps ce qui rend l'amour impossible, il fait d'Albertine sa prisonnière, son objet étude : il la garde dans son hôtel comme le scientifique garde le spécimen qu'il étudie dans un bocal. Il veut extirper d'Albertine tout ce qui en elle est inconnu, et, pour ce faire, il la réduit à un objet de la connaissance, un objet qu'il pourra contrôler, manipuler, disséquer, un objet dont il pourra expliquer et prévoir, à l'aide de lois invariables, toutes les manifestations possibles. Or, comme le scientifique, en réduisant la nature à des lois lui permettant d'en expliquer et d'en prévoir les divers phénomènes, finit par se couper de la nature, ne voyant rien d'autre en celle-ci que les lois qu'il a plaquées sur elle pour la connaître, le narrateur se coupe d'Albertine alors même qu'il tente de la plier à sa volonté de savoir :

L'image que je cherchais, où je me reposais, contre laquelle j'aurais voulu mourir, ce n'était plus d'Albertine ayant une vie inconnue, c'était une Albertine aussi connue de moi qu'il était possible (et c'est pour cela que cet amour ne pouvait être durable à moins de rester malheureux, car, par définition, il ne contentait pas le besoin de mystère), c'était une Albertine ne reflétant pas un monde lointain, mais ne désirant rien d'autre – il y avait des instants où, en effet, cela semblait ainsi – qu'être avec moi, toute pareille à moi, une Albertine image de ce qui précisément était mien et non de l'inconnu.¹²

Une Albertine réduite à une image se trouvant déjà en lui et se superposant à Albertine elle-même, voilà tout ce que le narrateur parvient à tirer de son objet d'étude. Comme le scientifique avec la nature, il tire de ses recherches des lois qu'il projette ensuite sur l'objet étudié, sur Albertine, et finit par se séparer complètement d'elle au profit de ces lois, obnubilé qu'il est par elles. Ces lois, qui découlent dans la *Recherche* du péché originel féminin, constituent l'ordre des choses au sein duquel l'amour n'est possible qu'en vertu de ce qui le rend infiniment douloureux. Peut-être faut-il voir dans ce drame le sens profond des « lois tristes » dont parle le narrateur de *Jean Santeuil*. On peut aussi penser au philosophe allemand et lecteur avéré de Proust Theodor W. Adorno, qui, dans *Minima Moralia*, répond au *Gai savoir* de Nietzsche en évoquant le « triste savoir ¹³».

Et en effet, l'histoire d'amour entre Albertine et le narrateur est une triste histoire, une triste histoire qui finit mal. Mais c'est surtout pour l'un des deux partis, le parti féminin, que la fin s'avère cruelle. Dans le monde de la *Recherche*, il n'existe que deux issues à ce drame de l'amour où savoir, jalousie et souffrance s'entremêlent violemment. La première issue est celle que connaît Swann : il finit par renoncer et par oublier son amour pour Odette. La deuxième issue est celle que connaît le narrateur, plus persévérant que Swann : Albertine meurt et il est donc obligé de renoncer à son amour. La mort d'Albertine, dans la *Recherche*, n'est rien d'autre que le sacrifice nécessaire pour que le narrateur puisse échapper aux tristes lois régissant l'amour et trouver dans l'écriture une connaissance supérieure à ces lois. Si le narrateur, dans *Le temps retrouvé*, en comparant le travail de l'écrivain à la confection d'une robe¹⁴, avoue l'affinité de la littérature avec le féminin, ce sauvetage du féminin dans l'écriture se paye par la mort des femmes et l'échec de l'amour. Hors l'écriture, c'est-à-dire incarné dans des femmes particulières, le féminin est voué à la mort en raison de son péché originel.

Par-delà Bien et Mal, par-delà Homme et Femme

Il se pourrait bien que le péché, dans cette histoire, ne soit pas l'homosexualité féminine, mais plutôt ce mécanisme infernal du savoir au sein duquel les hommes, sujets connaissant, sont opposés aux femmes, objets de la connaissance, au sein duquel les hommes, attirés par les femmes en vertu de la volonté de savoir que déclenche chez eux leur mystère, finissent par projeter sur elles les lois découvertes par le savoir et ainsi par se couper d'elles pour toujours. Si Ève persuada Adam de cueillir le fruit de l'arbre de la connaissance, c'est le fruit lui-même, et non Ève, qui contenait le poison à la source du malheur éternel entre les hommes et les femmes. Les tristes lois de la connaissance commencent, selon le récit de la *Genèse*, par la distinction entre Bien et Mal. Chez Proust, cette première distinction est suivie de

celle, fondée sur la peur de l'homosexualité féminine, entre le masculin et le féminin. Depuis, les hommes n'aiment pas les femmes pour elles-mêmes : ce qu'ils aiment, c'est le sentiment de jalousie et la volonté de savoir que leur inspire la possibilité d'un amour existant entre les femmes et à l'insu des hommes. Mais il y a aussi, chez Proust, un au-delà de cette logique formée autour des couples Bien-Mal, Homme-Femme, Jalousie-Savoir, Amour-Souffrance. L'écriture, bien entendu, est à elle seule cet au-delà, mais la musique y joue également un rôle, et il se trouve que Mlle Vinteuil est la fille d'un des plus grands compositeurs du siècle. C'est même elle qui, après la mort du musicien, fera connaître son œuvre en déchiffrant ses compositions :

Comme dans les illisibles carnets où un chimiste de génie, qui ne sait pas la mort si proche, a noté des découvertes qui resteront peut-être à jamais ignorées, elle avait dégagé, de papiers plus illisibles que des papyrus ponctués d'écriture cunéiforme, la formule éternellement vraie, à jamais féconde, de cette joie inconnue, l'espérance mystique de l'ange écarlate du matin. Et moi pour qui, moins pourtant que pour Vinteuil peut-être, elle avait été cause aussi, elle venait d'être ce soir même encore en réveillant à nouveau ma jalousie d'Albertine, elle devait surtout dans l'avenir être cause de tant de souffrances, c'était grâce à elle, par compensation, qu'avait pu venir jusqu'à moi l'étrange appel que je ne cesserais plus jamais d'entendre – comme la promesse qu'il existait autre chose, réalisable par l'art sans doute, que le néant que j'avais trouvé dans tous les plaisirs et dans l'amour même et que si ma vie me semblait si vaine, du moins n'avait-elle pas tout accompli.¹⁵

La promesse qu'il existe autre chose que cet amour torturé où éternellement s'affrontent Bien et Mal, masculin et féminin, et qui aboutit soit à la démission des hommes épuisés par la lutte, soit au sacrifice des femmes, cette promesse est maintenue vivante et rendue disponible pour le monde, au final, par Mlle Vinteuil. Et à travers elle, c'est toutes les descendantes de Gomorrhe qui se font les gardiennes d'une telle promesse. Dans sa nouvelle intitulée *Du côté de Gomorrhe*, l'écrivaine autrichienne Ingeborg Bachmann montre qu'elle aussi voudrait voir en la gomorrhéenne proustienne la promesse d'un monde au-delà du péché originel de la division des sexes :

Plût à Dieu que ce sexe pût encore ressentir de l'attrait pour la pomme, exciter encore une fois la colère, une fois encore se décider pour son univers! Vivre un autre éveil, une honte nouvelle! Ce sexe était toujours inassouvi. Il y avait des possibilités inexplorées. Le fruit n'était pas gâté, pas aujourd'hui, pas encore [...] Viens, sommeil, viens, pour des millénaires, qu'une autre main m'ouvre les yeux. Qu'après des siècles je me réveille, lorsque tout ceci sera révolu – l'homme et la femme. Quand on n'en parlera plus.¹⁶

Le féminin libéré de la faute que font peser sur lui les tristes lois de la connaissance, le féminin n'ayant plus à racheter par sa mort son incarnation dans des femmes susceptibles de s'aimer entre elles, bref le féminin enfin assouvi, conduit au-delà du féminin, là où l'Homme et la Femme seront chose révolue.

BIBLIOGRAPHIE

Adorno, Theodor, *Minima Moralia*, Payot et Rivages, 2001, 357p.

Bachmann, Ingeborg, Bachmann, Ingeborg, *Œuvres*, Actes Sud, 1964, 746p.

Bataille, Georges, *La littérature et le mal*, Folio essais, 1990, 200p.

Proust, Marcel, « La prisonnière », in *À la recherche du temps perdu*, coll : « Quarto », Gallimard, 1999, 2401p.

-
- ¹ Bataille, Georges, *La littérature et le mal*, Gallimard, 1957, p.105.
- ² Proust, Marcel, « Du côté de chez Swann », in *À la recherche du temps perdu*, coll : « Quarto », Gallimard, 1999, p.134-135.
- ³ *Ibid*, p.136.
- ⁴ Bataille, Georges, *La littérature et le mal*, Gallimard, 1957, p.102.
- ⁵ Coudert, Raymonde, « Homosexualité féminine » in *Dictionnaire Marcel Proust*, p. 478.
- ⁶ Proust, Marcel, « La prisonnière », in *À la recherche du temps perdu*, coll : « Quarto », Gallimard, 1999, p.1716.
- ⁷ *Ibid*, « Sodome et Gomorrhe », p.1593.
- ⁸ *Ibid*, p.1596.
- ⁹ *Ibid*, « La prisonnière », p.1716.
- ¹⁰ Proust, Marcel, « Du côté de chez Swann », in *À la recherche du temps perdu*, coll : « Quarto », Gallimard, 1999, p.22
- ¹¹ Proust, Marcel, « Sodome et Gomorrhe », in *À la recherche du temps perdu*, coll : « Quarto », Gallimard, 1999, p.1593.
- ¹² Proust, Marcel, « La prisonnière », in *À la recherche du temps perdu*, coll : « Quarto », Gallimard, 1999, p.1659.
- ¹³ Adorno, Theodor, *Minima Moralia*, Payot et Rivages, 2001, p.9.
- ¹⁴ Proust, Marcel, « Le temps retrouvé », in *À la recherche du temps perdu*, coll : « Quarto », Gallimard, 1999, p.2390.
- ¹⁵ *Ibid*, « La prisonnière », p.1800-1801.
- ¹⁶ Bachmann, Ingeborg, « Du côté de Gomorrhe », in *Œuvres*, Actes Sud, 1964, p.217-218.